

1714

A la postérité

Suite

On a coutume de dire que la guerre est la source de bien des maux, mais l'expérience nous fait voir aujourd'hui cette vérité qu'elle nous fait toucher du doigt. En effet depuis l'année 1688 la guerre a été allumée dans tous les coins du Royaume, sur toutes les frontières et même dedans du dit Royaume par des fanatiques ou religionnaires des Cévennes qui causaient en ce temps là de grands troubles à la France par leur soulèvement et leur rébellion contre leur légitime roi et contre l'église. On ne peut raconter sans frémir les cruautés qu'ils exerçaient contre les prêtres, contre les religieuses et tous les catholiques, jamais la persécution de diocésains n'a approché la barbarie de ces impies, les églises dépouillées, les vases sacrés enlevés, le saint des saints foulé aux pieds, les prêtres et les religieux massacrés, les femmes violées mises en pièces à la suite de l'impudique et barbare passion. Un grand pays, du Languedoc et des Cévennes, abandonné, les lois, les fonctions saintes de l'église, le ministère sacré interrompu, les paroisses dépourvues de pasteurs, enfin les prêtres et les religieuses dispersés fuyant la persécution. Ce sont là les suites de la guerre qui donnent cependant la couronne des martyres à plusieurs et grand nombre de personnes qui l'a enduré avec la même générosité que l'on admire dans les martyres des premiers siècles de l'Eglise.

Depuis cette année 1688, tout le monde a remarqué des choses effroyables et dont j'ai été moi-même le témoin. Je frémis en le racontant. Je ne peux les revivre qu'en frémissant et voici le détail en peu de mots de tout ce qui s'est passé. J'ai vu la guerre allumée partout, toutes les puissances de l'Europe contre la France, la France à deux doigts de sa perte. Les douze premières années à la vérité ont été favorables, des armées florissantes sur nos frontières faisaient trembler nos ennemis des villes prisent. Des victoires remportées en Allemagne, en Flandre, en Espagne, en Savoie, en Pied-Mont, en Milanais, en Hollande rendaient les français redoutables. Ils passèrent le Rhin, ils allèrent jusqu'en Bavière, l'empereur fut à (~~deux doigts~~) la veille d'être détrôné, mais celui qui gouverne tout, qui a mis les bornes dans les Royaumes comme dans la mer et qui ne veut pas qu'on le passe, humilia alors les français par la perte de la plus sanglante et plus terrible bataille qui ait jamais été donné et qui a été à l'origine de plusieurs villes et de batailles perdues depuis celle d'Haucheten en Bavière. Cependant après tant et de si considérables pertes et sur terre et sur mer, Louis XIV surnommé le grand à présent, régnant par sa politique et son adresse, ayant détaché la Reine Anne d'Angleterre de la Ligue et après avoir emporté plusieurs victoires les deux dernières années, la paix enfin si désirée est accordée depuis le mois de septembre dernier ou disons que le Dieu de bonté ayant eu pitié de son peuple qui gémissait depuis si longtemps nous l'a enfin donnée. Nous ne devons cesser de le remercier d'un si grand bienfait et le prier avec ferveur de nous délivrer du fléau terrible de la guerre qui est la source de tant de maux dont j'ai été le témoin. La France épuisée d'hommes et d'argent, j'ai vu arracher les enfants du sein de leurs parents et les emmener comme esclaves liés et enchaînés quand ils ne prenaient pas les armes volontairement. Tous les ans, on levait une milice terrible et chaque paroisse était obligée de fournir un, deux ou trois hommes selon son étendue et de l'entretenir à ses frais. On ne pouvait aller dans les villes sans risquer d'être pris par des officiers qui venaient pour faire des recrues. Les tailles, les impôts, les taxes sur toutes sortes de denrées et marchandises empêchaient le commerce et rendaient l'argent d'une rareté effroyable par d'un nombre infini de partisans qui (...) le royaume partout une multitude effroyable de pauvres se répandirent dans les villes, d'autres plus hardis se mettaient sur les grands chemins et volaient impunément et massacraient cruellement les passants. La colère de Dieu attirée par tant de crimes a lancé ses foudres sur la terre et j'ai vu tous les signes que

Jésus Christ marque dans l'évangile qui doivent précéder le jugement dernier. J'ai vu déjà l'année 1709 les blés et les arbres gelés et la famine dans le monde si grande qu'on ne peut marquer le nombre des morts, j'ai vu la contagion, l'air empesté, le pourpre, le flux de sang et d'autres maladies semblables enlever une infinité de personnes de toute condition et en si grand nombre que dans la ville de Lyon il en mourut plus de 28000 dans un mois de temps. J'ai été le témoin de deux tremblements de terre connu à tout le monde, j'ai vu les pluies si abondantes et si terribles que plusieurs ponts très affermis et très solides ont été enlevés, ce qui est arrivé dans tout le Royaume tant les inondations étaient grandes et presque continuelles, j'ai remarqué des vents si grands et si impétueux qu'ils renversaient des maisons et que plus de 2000 pieds d'arbres furent déracinés en cette paroisse de Saisy, j'ai vu des années si orageuses qu'il ne passait guère de semaines que le tonnerre, la grêle ne firent des ravages effroyables semblables à celui qui arriva depuis Lyon jusqu'au milieu de la Comté et d'avantage, j'ai été témoin d'une chaleur si excessive que l'on ne pouvait travailler et il y eu des coups de soleil si forts, échauffant tellement la terre qu'on a vu des moissonneurs tombés raides morts en moissonnant. Enfin depuis quelques années on a vu des choses extraordinaires et terribles dont le récit fait horreur. Il a bien parut que Dieu était courroucé contre son peuple par des fléaux dont il l'a affligé, mais un des plus grands et le dernier que j'ai vu, qui a fort consterné tout le monde cette présente année 1714, c'est la mortalité du bétail, elle a commencé en Italie, de là elle est passée en Allemagne et ensuite en France par la Comté, maladie si terrible sur les bêtes à cornes, boeufs et vaches qu'il y a des paroisses où il n'en eut point resté, fléau de Dieu si grand que les hommes l'ont regardé comme le plus fâcheux de tout ceux qu'ils ont soufferts jusqu'ici tant par la perte que l'ont faisait que par les terres qui demeurent incultes. On a remarqué plusieurs sortes de maladies dans ces animaux, les vers sous la langues que l'on ratisse fortement et que l'on frotte avec le sel, le vinaigre, les herbes fortes, les autres sont malades à la tête, leurs yeux pleurent et distillent sans cesse, on en voit à qui l'humeur sort des yeux gros comme un petit pain, les oreilles sont pendantes, le poil hérissé, la tête et le museau contre terre, d'autres ont le fiel dans le foie comme un sabot, à d'autres on n'y trouve pas une goutte de sang et la plupart ont un flux terrible qu'il cause et porte le mal aux voisins. Le Roi a envoyé ses chirurgiens dans les plus grandes villes de Bourgogne pour en connaître la maladie et y apporter des remèdes, mais assez inutilement, car on remarque ceux qui en ont le plus fait, en ont le plus perdu. Ce que je remarque de meilleur et de plus innocent et qui a réussi à plusieurs, c'est de donner à des bêtes force vin et surtout le matin et de faire parfumer tous les jours les herbes fanées de tabac et de l'assafochida (assa-foetida) et de bien envacher (...) les étables avec la chaux vive et de les tenir proprement. Tout le monde, dans la consternation de perdre et les boeufs et les vaches, à préparer partout des remèdes, il n'y a point de compagnie de grands et de petits, de riches et de pauvres qui ne s'entretiennent de ce malheur qui est un véritable fléau de Dieu qui fait que toutes les maladies sont presque inconnues puisque ceux qui ont apporté plus de diligence et fait plus de remèdes en ont plus perdu que les autres. On ne peut plus compter le nombre de ceux qui sont morts tant il est grand. Il y en a cependant quelques uns qui en reviennent, mais ils sont très rare et ceux-là sont devenus tout pelés et la maladie est sortie de leur corps comme une galle qui se répand sur toutes les parties. Deux boeufs ainsi guéris et garantis sont estimés 800 livres, si le mal ne cesse ils seront encore plus cher. On jugera par là de la perte que font ceux qui avaient mis leur bien en bétail, dont un grand nombre sont ruinés. Je connais un fermier qui en a perdu pour plus de 30 000 livres et à qui il en est mort 400, tant boeuf que vache grosse de veau. On voit que la maladie ne se soit communiquée si vite ni le mal étendu si loin, si les paysans eussent eu plus de précautions pour enterrer leurs bêtes. Mais la douleur des uns et l'appréhension des autres qui n'osaient aller les secourir de peur d'apporter le mal chez eux, faisait que les bêtes demeurent et restent sur terre, ce qui enflamme d'avantage le mal et cause une puanteur effroyable que les voyageurs ne peuvent

supporter. On vient de rendre un arrêté au parlement qui ordonne, sous de grandes peines, d'encrotter aussitôt les bêtes mortes et de choisir dans chaque paroisse un lieu écarté que l'on appelle « maladerie » où on est obligé de mettre les bêtes où l'on aperçoit le moindre signe de mal. C'est une chose digne de compassion de voir les pauvres animaux attachés à un poteau dans un même pré ou pâture, où on leur porte du foin, de la soupe, du vin, des remèdes et tout ce qu'on peut imaginer. Il y a par ordonnance des prières publiques faites par tout le royaume et même des jours de jeûne ordonnés par messires les évêques, les prières de 40 heures dans toutes les villes et dans tous les villages. Le très saint sacrement exposé tous les dimanches avec les prières marquées et ensuite la bénédiction, pendant près de 3 mois. Partout les paroissiens s'en vont en procession pour apaiser la colère de Dieu. Les uns vont à St. Sébastien, d'autres à la cathédrale d'Autun, au grand St. Lazard et Racho, d'autres à St. Barnabé en Auxois et d'autres à St. Grégoire, proche de Saulieu. On voit dans les processions une modestie et une dévotion qui marque bien la consternation des peuples et on ne peut les voir sans être touché et verser des larmes après avoir imploré le secours du Ciel, trouver des remèdes naturels. Chacun tente de se pourvoir de chevaux pour labourer la terre dans la crainte de tomber dans une seconde famine pareille ou plus fâcheuse que celle de 1709, la plupart ont déjà des charrues de chevaux qui par cet effet sont d'un prix très grand, 100 livres est peu de chose pour en avoir un, un peu passable et qui n'aurait pas valu avant les foins 50 livres. Ainsi tout est d'une cherté extraordinaire, et à la veille d'un grand malheur, si Dieu courroucé n'apaise sa colère, mais quelque malheur que l'on redoute, je ne vois pas les hommes devenir meilleurs, ni changer de vie, au contraire on entend parler que de meurtres, d'injustices, de brigandages, de vols et de crimes qui attirent toujours les fléaux de Dieu, au lieu de les écarter par la bonne vie et la pénitence et les larmes. Nous avons supporté un exemple terrible, notre église de Saisy la nuit du 4 au 5 ou 6 octobre a été volée, les fenêtres brisées, la porte du tabernacle détachée, la serrure est forcée, les saintes Hosties répandues, le soleil, le ciboire d'argent enlevés. On en soupçonne un malheureux passant qui est dans les prisons d'Autun, contre lequel nous n'avons que des indices. Nous avons fait la réparation le plus respectueusement que nous avons pu. Le R.P. Tribolet, jésuite, a prêché ce jour là et réparation a été faite, tout le monde ayant le coeur percé de douleur et les yeux remplis de larmes. J'ai porté sur le procès-verbal qui en a été dressé, Dieu nous préserve d'un si grand crime qui est ordinairement la source des punitions du Ciel.

Tonnarve, Curé de Saisy, 1714